

# Moi, ce chef-d'œuvre ?

01/12/2016

Martin Duru

*Faire de sa vie une œuvre d'art ? Voilà un idéal que Michel Foucault, au début des années 1980, redécouvre en lisant les Grecs antiques. Mais à quel genre d'éthique nous engage-t-il ?*

Publié dans



**« Ce qui m'étonne, c'est que, dans notre société, l'art n'ait plus de rapport qu'avec les objets, et non pas avec les individus ou avec la vie [...]. Mais la vie de tout individu ne pourrait-elle pas être une œuvre d'art ? Pourquoi un tableau ou une maison sont-ils des objets d'art, mais non pas notre vie ? » (Dits et Écrits).** Difficile de ne pas être séduit, voire fasciné par ces lignes empreintes d'une insistance, d'une gravité, d'une espérance aussi. Qui n'a jamais caressé ce rêve, ou nourri ce projet : celui de faire de sa propre existence une œuvre d'art, de la concevoir comme une création originale dont l'on serait à la fois l'auteur et le héros ? De prendre la vie comme un matériau pour se sculpter, se façonner, atteindre une forme de perfection et de beauté ? Si le vertige vous

prend, pas de panique : un philosophe s'est aventuré dans ces questions à la toute fin de sa vie. Cet éclairer, nous l'avons cité pour commencer : il s'appelle Michel Foucault.

« *Pourquoi un tableau ou une maison sont-ils des objets d'art, mais non pas notre vie ?* »

Michel Foucault

Tout démarre par un coup de théâtre. Début des années 1980 : Foucault, que l'on connaissait surtout pour son travail sur l'enfermement des fous à l'âge classique ou sur la naissance de la prison au XIX<sup>e</sup> siècle, surprend en entamant un grand flashback historique et théorique. Dans ses derniers essais et cours au Collège de France, jusqu'à sa mort du sida en 1984, il se tourne vers l'Antiquité, les penseurs du monde gréco-romain. Dans quel but ? Pour montrer que les Anciens ont élaboré une « *esthétique de l'existence* » : faire de la vie une œuvre d'art, lui donner une belle forme, telle est pour eux la tâche cardinale. Cela suppose un travail spécifique, passe par le développement de ce que Foucault appelle des « *techniques de soi* ». Il les définit comme « *des pratiques réfléchies et volontaires par lesquelles les hommes, non seulement se fixent des règles de conduite, mais cherchent à se transformer eux-mêmes* » (*L'Usage des plaisirs*). Il y va de la décision de se discipliner au quotidien pour se transfigurer. Concrètement, le champ de ces « *arts de l'existence* » couvre un large spectre. Foucault aborde des domaines comme le régime alimentaire et la sexualité, où l'enjeu pour les Antiques est de se prémunir des excès, de parvenir à la maîtrise de soi. Mais les élans et les plaisirs du corps ne sont pas les seuls à devoir être tempérés ; le bon « *gouvernement de soi* » s'étend à l'esprit, aux pensées.

Ici, Foucault analyse toute une série de procédés préconisés par les écoles philosophiques canoniques, en particulier chez les stoïciens. La liste n'étant pas exhaustive, citons quelques actes essentiels : méditer, se remémorer des préceptes (la mort n'est pas à craindre, par exemple) ou anticiper certains maux futurs (la maladie, l'exil) pour éviter de s'affliger s'ils surviennent ; faire son examen de conscience, afin d'évaluer si l'on a bien agi conformément à ses principes ; écrire, aussi : soit rédiger des lettres à des amis pour les orienter dans la vie, comme Sénèque avec Lucilius, soit tenir des recueils de notes privées, consignnant des maximes, des raisonnements, des observations – les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle offrent un exemple magistral d'un tel journal de bord, car l'empereur-philosophe y soliloque pour s'exhorter à vivre chaque jour en stoïcien.

« Conversion à soi »...

Malgré la faille temporelle, certaines de ces techniques nous parlent encore, au premier chef méditer et travailler intérieurement sur ses représentations. Cependant, on le voit, les Grecs et les Romains n'entendent pas exactement romancer leur vie. Pour Foucault, les arts de l'existence se fondent sur un principe directeur, énoncé par Platon dans *l'Alcibiade* : le « *soin* » ou le « *souci de soi* ». Il ne s'agit pas de s'angoisser sur ses tracas, mais de se préoccuper de son âme ; de s'interroger sur la manière d'affirmer son indépendance morale, de cheminer vers la vérité, la sagesse, le bonheur. C'est cette « *conversion à soi* » qui appelle un patient modelage. Faire de sa vie une œuvre d'art ? Ce n'est pas nécessairement composer une grande fresque. L'expression

peut s'entendre en un sens artisanal : une œuvre est ce qui se forge ou se taille, et qui possède une cohérence, une solidité, une ligne claire. Les Antiques ont ce sérieux de l'ordre et de l'épure. Attention, Foucault n'éprouvait pas pour eux une fascination aveugle ; dans un entretien, il estime ainsi que « *la morale des Grecs était celle d'une société essentiellement virile dans laquelle les femmes étaient "opprimées"* », avant de conclure : « *Tout cela n'est pas très attrayant !* » Il retient essentiellement du souci de soi une problématique et un geste. Comment les hommes peuvent s'inventer librement sans être contraints par un code, un pouvoir normalisateur (c'est la problématique) ; en se recentrant sur eux-mêmes, en s'astreignant à se modifier corps et âme (c'est le geste). L'esthétique de l'existence est de part en part une éthique, puisqu'elle règle la mire sur le bien-vivre. Et il est poignant de voir Foucault embrasser ce thème dans l'horizon, puis l'imminence de la mort.

... Ou « ego-trip » ?

Très bien, dira-t-on, cette élaboration de soi. Mais il y a comme un doute qui nous envahit. Dans ce qu'il a lui-même baptisé son « *"trip" gréco-latin* », Foucault n'aurait-il pas succombé à une sorte d'hallucination anachronique ? Les Antiques étaient-ils si semblables à nous, avec des aspirations très individualistes, pour ne pas dire égoïstes, autocentrées ? Toi, toi, mon soi... Un philosophe contemporain de Foucault va l'épingler sur cette question. Il s'agit de Pierre Hadot (1922-2010), un pionnier qui s'était déjà lancé dans la redécouverte de la philosophie antique, conçue comme un art de vivre, et avait décrit en détail ce qu'il nomme pour sa part

les « *exercices spirituels* » chez les épicuriens, les stoïciens, etc. Foucault admirait son œuvre jusqu'alors confidentielle et a incité Hadot à se présenter (avec succès) au Collège de France. Mais après la disparition de l'auteur de *Surveiller et Punir*, son collègue a fait état de divergences notables avec lui. Selon Hadot, les philosophes antiques se prêtent aux exercices spirituels non pas pour se soucier exclusivement d'eux-mêmes, mais dans la visée contraire d'un « *dépassement de soi* ». Le repli vers l'intériorité est une médiation pour élargir ses perspectives : l'individu se transcende, saisit sa double appartenance au « *Tout de la communauté humaine* » et au « *Tout cosmique* ». Trop polarisé sur le soi, Foucault aurait négligé cette dimension de « *l'universalisation* ». Quant au projet même d'une esthétique de l'existence, Hadot confie son scepticisme dans un jugement qui fait penser à une gifle avec un gant de velours. Pour lui, il ne s'agirait rien de plus qu'une « *nouvelle forme de dandysme, version fin du XX<sup>e</sup> siècle* » (« *Réflexions sur la notion de "culture de soi"* », *Exercices spirituels et Philosophie antique*).

Essayez donc de dire à votre conjoint ou à un ami que, dorénavant, vous serez l'artiste de votre vie. Au mieux, on vous rétorquera : « Ah oui ! Comme Oscar Wilde ! » Au pire, ce sera : « Tu es devenu un peu mégalo, non ? » La réserve exprimée par Hadot est naturelle, intuitive : le credo « faire de son existence une œuvre d'art » évoque la pose, le narcissisme le plus complet. Accusation justifiée ? Chez certaines personnes dilettantes ou cyniques, assurément. Dans le cas de Michel Foucault, une petite mise au point s'impose. Dans son esprit, la bio-esthétique n'a rien d'un pur « ego-trip ». Dans une interview, il est explicite : « *Je n'identifie pas la culture antique de soi avec ce que l'on pourrait appeler le culte*

*contemporain de soi.* » Il cible alors la psychologie et la psychanalyse, lesquelles, en prétendant débusquer le « *vrai moi* », en entretiennent justement l'idolâtrie. Or, pour Foucault, le moi ou le sujet n'est jamais une certitude ou un donné ; c'est une construction, un processus, un *work in progress* tâtonnant. Et l'esthétique de l'existence n'est pas une exaltation du même, mais une invitation à la « *vie autre* ». Foucault considérait la philosophie comme une « *ascèse* », un « *exercice de soi* » visant à « *se déprendre de soi-même* ». Au cours de sa vie, il s'est intéressé aux communautés alternatives zen, végétariennes et féministes aux États-Unis ; il a conçu sa propre sexualité sous l'angle de la « *création de nouvelles possibilités de plaisir* », entrevues notamment dans le sadomasochisme. Bref, pour lui, faire de sa vie une œuvre d'art, c'était s'efforcer de penser et de voir autrement, en imprimant à l'existence un style décidé voire dissident. Au fond, et il en est lui-même convenu, l'entreprise se range sous la bannière de Nietzsche et de son « *Deviens ce que tu es* ».

## Posture et imposture

Se consacrer ardemment à un art, à une étude, à une passion. Réformer son mode de vie, manger bio, voire jeûner à l'occasion. S'adonner à l'exercice, au fitness ou au *running*. Purifier son esprit, méditer, en pleine conscience ou non. Autant de voies possibles pour la stylisation de soi. Que penser à présent d'une telle ambition ? La promesse est forte, l'attrait, indéniable : se discipliner témoigne d'une volonté de suivre une même direction, de tenir un cap dans la durée, et ainsi de lutter contre les affres de la dispersion existentielle.

Cependant, il est temps de lever le voile : de sérieux soupçons entourent l'esthétique de l'existence. Déjà, des questions très pratiques surgissent. Si l'on n'est pas habité par une idée nette ou par une vocation – et la vocation ne se décrète pas... –, quelle(s) pratique(s) instaurer ? Pas évident de s'inventer lorsque le créateur putatif manque d'inspiration. Commencera-t-on par s'occuper de ses velléités littéraires, de son régime alimentaire, de sa vie intellectuelle ou sexuelle ? Et puis, à quel moment s'y mettre ? Le tourbillon de la vie quotidienne, l'amoncellement de ses tâches disparates compromet la réalisation, effective car répétée, de la résolution. Un décalage flagrant est susceptible d'apparaître entre la fin proclamée et les moyens proposés – une heure hebdomadaire de qi gong suffira-t-elle pour se métamorphoser sur le plan spirituel ? L'ombre de Hadot plane : en l'absence d'un engagement et d'une persévérance réels, « faire de sa vie une œuvre d'art » s'avère une posture qui peut virer à l'imposture. Non seulement le programme a un aspect affecté et élitaire – les branchés n'ont donc que cela à faire ? –, mais le résultat n'est nullement garanti. Toujours dans ce registre de l'automystification, une gêne se déclare : le désir est celui d'afficher une différence, de travailler à sa propre singularité, alors que les recettes sont généralement identiques (« Allez, tous à la salle de sport... »). La libération attendue se résout dans un asservissement à des effets de mode, à une standardisation de soi. L'esthète de l'existence se croit en rupture là où il est captif des injonctions typiques des sociétés néolibérales, qui poussent à être autonome, proactif, à s'auto-engendrer. On rejoint inexorablement le continent du développement personnel et de la publicité.

D'ailleurs, « *prends soin de toi* » n'est-il pas le slogan d'une célèbre marque de cosmétiques ?

« On ne peut rendre la vie poétique, la vivre comme si c'était une œuvre d'art »

Hannah Arendt

Mince, nous qui comptons faire du yoga et/ou manger du quinoa... Passons à un autre argument, de nature (onto)logique. Chez Foucault, les rôles sont confondus, indémêlables : je suis en même temps le sujet et l'objet de l'œuvre en train de se faire. Celui qui façonne, c'est moi ; ce qui est façonné, c'est moi également. Dans cette affaire, nous sommes à la fois l'architecte et l'édifice, le cartographe et le territoire, le juge et la partie. La difficulté est là : pour qu'il soit vraiment légitime de parler d'une œuvre, ne faut-il pas que celle-ci ait sa propre matérialité, qu'elle soit détachée de son créateur ? Autrement dit, contre Foucault, ne gagnerait-on pas à remettre de la distance, à séparer de nouveau les deux ordres de la vie et de l'œuvre ? Ici, on peut se référer à Hannah Arendt. Dans *Condition de l'homme moderne*, elle soutient que chaque vie individuelle peut être racontée comme une « *histoire* » dont nous sommes les héros ordinaires, les acteurs ; néanmoins, nuance fondamentale, « *personne n'est l'auteur ni le producteur de l'histoire de sa vie* ». Pourquoi distinguer ainsi l'acteur et l'auteur ? Ce dernier est celui qui peut prendre du recul, avoir une vision claire du sens des choses ; par exemple, l'historien est un auteur en tant qu'il remet de l'ordre dans une succession apparemment confuse, chaotique, de faits passés. L'acteur, lui, est dans la mêlée, il se produit sur la scène du monde sans avoir la compréhension exacte de ce qui (lui) arrive. Pour Arendt, l'action est opaque, imprévisible et irréversible : elle a des ressorts et des



conséquences qui m'échappent. Voilà pourquoi « *on ne peut rendre la vie poétique, la vivre comme si c'était une œuvre d'art* » (*Vies politiques*). Car si la vie était une œuvre, cela signifierait que l'on pourrait en avoir la maîtrise totale – à l'image du romancier qui rature, remanie à loisir son intrigue et ses personnages. Or il y a toujours des impondérables, des brèches, des bifurcations inattendues. Si l'on tente de calquer sa vie sur un modèle préconçu, celle-ci « *ne fera que vous jouer des tours* », avertit joliment la philosophe.

## Un surmoi qui surveille et punit

Décidément, la charge est dure, mais tel est bien le risque inhérent à l'esthétique de l'existence quand elle est menée avec un authentique projet en tête : celui d'une gestion, d'une planification excessive de son être et de ses possibles. C'est nouer avec soi une relation instrumentale, c'est vouloir acquérir une forme de pouvoir sur sa personne – et Foucault est pris dans ce paradigme quand il pense le libre gouvernement de soi. Un tel rapport menace de verser dans ce que l'on pourrait appeler le psycho-dirigisme transcendantal. Soit un certain rigorisme, une intransigeance à poursuivre une image idéalisée de soi-même, une obsession à toujours réaliser les objectifs que l'on s'est fixés. À la clé, une autoévaluation et un contrôle constants de ses moindres faits et gestes. Pensons au *runner* équipé de son bracelet connecté, vérifiant en temps réel son rythme cardiaque et la distance parcourue, pestant intérieurement s'il n'est pas à la hauteur de ses standards. Se styliser à outrance, ou comment se fabriquer un surmoi impitoyable, qui surveille et qui punit.

Voulons-nous devenir des êtres performants jusque dans ce qui nous importe le plus ? Des êtres imperturbables, qu'une existence unidimensionnelle pétrifie ? Peut-être est-il opportun de savoir « désœuvrer » sa vie<sup>[1]</sup>. Il ne s'agit pas tant de basculer dans l'inertie, la paresse occasionnelle – quoique... – que de renoncer parfois à l'impératif de faire œuvre ; de cesser de s'ériger en souverain virtuellement despote de soi-même. Une éthique de l'in-volontarisme, en somme. Il s'agit aussi de se rendre perméable à la surprise des événements, d'accepter de se laisser déborder par les désirs et les puissances impersonnels qui nous traversent. Se désœuvrer, en ce sens, ce serait s'ouvrir à cette expérience de l'éclipse, de la dépossession de soi. Ce serait tendre vers une *vie clandestine* qui ne se laisse pas identifier et figer dans un projet univoque. Une vie où l'on deviendrait à soi-même sa propre inconnue, capable de prendre toutes les valeurs. Où l'on passerait du statut d'auteur omnipotent à celui de figurant embrassant les rôles, les aventures qui se présentent. Alors certes, se sculpter, au figuré comme au propre, donne une forme et une allure à ses jours. Mais si la statue a une main, déposons dans son creux une flamme qui vacille, prête à s'embraser, à tourner à tous les vents.

---

[1] Nous nous inspirons ici librement du concept de « désœuvrement » développé par le philosophe italien Giorgio Agamben (lire notamment *L'Usage des corps*, Seuil, 2015).